

JEAN-JACQUES JELOT-BLANC

PAGNOL
INCONNU

GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Extrait de la publication

PAGNOL

INCONNU

Jean-Jacques Jelot-Blanc

Journaliste, biographe et écrivain reconnu par ses pairs, auteur depuis trente-cinq ans de nombreuses biographies de référence sur le cinéma et la télévision — dont Raimu, Fernandel, Bourvil, Louis de Funès ou Jean Marais — Jean-Jacques Jelot-Blanc est né, lui aussi, à Aubagne, patrie de Pagnol.



Jacqueline Pagnol et
Jean-Jacques Jelot-Blanc au square Foch

Enfin la première biographie officielle du père de Marius, Fanny, César, Jofroi, Panisse, Cigalon, Merlusse, Ugolin et bien d'autres ! Derrière l'auteur de *La Fille du puisatier*, de *La Femme du boulanger* et des merveilleux *Souvenirs d'enfance* se cache l'un des hommes parmi les plus importants du *xx^e* siècle.

Avec sérieux et patience, grâce à de nombreux entretiens accordés par la famille de Pagnol, son concitoyen et biographe Jean-Jacques Jelot-Blanc analyse ce parcours exceptionnel. Ce portrait fait même dire à sa veuve Jacqueline Pagnol, immortelle Manon des sources : « Dans ce gros volume, je découvre en même temps l'être exceptionnel et familier dont j'ai partagé la vie durant trente années et un personnage toujours renouvelé qui continue de me charmer. »

En effet, comment ne pas être subjugué par son incroyable itinéraire à travers le théâtre, le cinéma et la littérature !

Découvrez, racontés par le détail, les débuts de ce poète de 16 ans, du bohème des folles années 20 à Paris, de l'insolent jeune homme révolté par la tuerie de la guerre de 14-18, auteur des *Marchands de gloire* et de *Topaze*, du promoteur du cinéma parlant et père du néo-réalisme à la française, du premier producteur indépendant de films, du directeur des studios où, saltimbanque à pantalon élimé, il fit tourner Raimu, Fernandel et Bourvil, de l'ami d'Orson Welles, Alexandre Korda ou William Wyler, du très peu académique académicien qui fit entrer le cinéma sous la Coupole, du président du Festival de Cannes découvrant Brigitte Bardot, du consul du Portugal à Monaco pour Rainier et Grace Kelly...

Un portrait inattendu, décapant, insolite, rare...

PAGNOL INCONNU

DU MÊME AUTEUR

- Alors raconte... Franck Fernandel*, Éditions Menges, 1978
Elvis Presley ciné-memories, Éditions Horus, 1979
Les Grandes Heures de l'Olympia, Éditions Gérard Cottreau, 1979
Chuck Berry, Éditions Horus, 1980
Fernandel, Éditions Lefevre, 1981
Trente Ans de séries télévisées, Éditions PAC, 1984
Trente Ans de cinéma musical, Éditions PAC, 1985
Rock Story, Éditions PAC, 1985
Silence, on chante, Éditions PAC, 1986
Michel Serrault, Éditions PAC, 1987
Alain Bashung, Seghers, 1987
Fernandel, l'accent du soleil, Stock, 1991
Bourvil inconnu, Stock, 1992
Louis de Funès, une légende, Anne Carrière, 1993
Télé Feuilletons, Ramsay, 1993
Jean Marais, Anne Carrière, 1995
Pagnol inconnu, Michel Lafon/La Treille, 1999
Les Plus Belles Répliques de Fernandel, Éditions du Rocher, 2005
Les Plus Belles Répliques de Jacques Villeret, Éditions du Rocher, 2005
Les Plus Belles Répliques de Bourvil, Éditions du Rocher, 2006
Jean Poiret, Michel Serrault, La cage aux rôles, Éditions Alphée, 2008
Bourvil, De Funès, leur grande vadrouille, Éditions Alphée, 2009
Pagnol, Raimu, l'histoire vraie, Éditions Alphée, 2010
Le Splendid, histoire inachevée, Éditions Alphée, 2010

Jean-Jacques Jelot-Blanc

PAGNOL INCONNU

Flammarion

Extrait de la publication

POP culture

Collection dirigée par Laurent Chollet

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-6769-5

Extrait de la publication

*Mourir, ça m'est égal.
C'est quitter la vie qui me fait de la peine.*

Marcel Pagnol

Préface de Mme Jacqueline Pagnol

La vie de Marcel Pagnol a fait l'objet de plusieurs biographies fort savamment documentées. Aussi quand Jean-Jacques Jelot-Blanc m'a fait part de son projet d'écrire un « Pagnol inconnu », n'ai-je pu taire mes doutes : que pouvait-il ajouter de neuf à ce qui avait été déjà et souvent si bien dit ? J'acceptai cependant, afin de satisfaire sa curiosité, de me prêter à nouveau au jeu de la recherche du temps perdu, de rouvrir malles et cartons, de relire des lettres et de feuilleter les albums de vieilles photos.

Aujourd'hui, alors que je viens de lire le résultat de ses recherches de bénédictin, il me faut reconnaître que mon scepticisme était injustifié. Encore une fois, grâce à lui, Pagnol me surprend.

Dans ce gros volume, je découvre en même temps l'être exceptionnel et familier dont j'ai partagé la vie durant trente années, et un personnage toujours renouvelé qui continue de me charmer. Cela me fait penser aux histoires qu'on raconte le soir aux enfants : la trame en est immuable, mais les détails variables à l'infini, et ce sont eux qui relancent la rêverie. Ici et là, au détour d'une page, surgissent des gens dont j'ignorais qu'ils avaient pu jouer un rôle dans l'existence de Pagnol, ou des épisodes inédits d'une carrière que je croyais pourtant connaître comme si, même disparu, Marcel continuait à inventer sa merveilleuse légende.

Plusieurs fois, au cours de ma lecture, je me suis prise à regretter d'être née trop tard. Lorsque nous nous sommes rencontrées pour la première fois, Marcel et moi, j'avais en effet seize ans – lui quarante-trois –, et il m'a fallu attendre d'en avoir vingt pour l'entendre me dire qu'il m'aimait depuis le premier instant et devenir sa femme.

PAGNOL INCONNU

Je ne me console pas de ne pas avoir connu l'enfant sensible et drôle, l'étudiant doué, le jeune homme entreprenant et inventif si vite couronné par la réussite que fait revivre Jean-Jacques Jelot-Blanc. J'aurais tant voulu... L'ennui est que, si j'avais eu son âge, il est plus que probable que je n'aurais pas aujourd'hui l'occasion et le plaisir de rédiger cette courte préface.

Jacqueline Pagnat

1

LES ANNÉES COLLINES
1895-1922

Fortunio

L'Infâme Truc

Le Mariage de Peluque

La Petite Fille aux yeux sombres

Catulle

Cet hiver-là, Marseille grelotte. Il fait un froid à ne pas mettre une grive dehors. Nous sommes très exactement le jeudi 28 juillet de l'année 1895 où, non loin de là, dans la ville d'Aubagne, dominée par le massif du Garlaban et surtout les remarquables barres (rochers à pic, ainsi surnommés en Provence) rocheuses de la Sainte-Baume, Augustine et Joseph Pagnol attendent un heureux événement. C'est lorsque les douze coups de midi résonnent à l'horloge du curieux clocher carré qui domine le petit bourg – comme Marcel Pagnol l'écrira bien plus tard, « sous le Garlaban couronné de chèvres au temps des derniers chevriers » –, qu'Augustine ressent les premières douleurs annonciatrices.

Impatient, Joseph arrête la lecture de son journal *Le Petit Provençal* car il ne tient plus en place. Sa sœur Marie-Joséphine, dite tante Reine – elle aussi institutrice, comme lui –, l'envoie faire quelques courses tandis qu'elle s'affaire auprès d'Augustine, couchée dans la chambre du fond. Revenue en hâte du proche village de La Bédoule sur la charrette où déjà l'enfant battait du pied dans son ventre, elle attend sa venue dans les douleurs, elle gémit doucement.

Au pied de l'immeuble du 16, cours Barthélemy où il occupe le petit appartement du troisième étage, Joseph a cru entendre un cri derrière les volets clos de la dernière fenêtre de droite.

Il presse le pas, mais un des voisins commerçant l'interpelle :

— Alors, monsieur l'instituteur, le « pitchoun » (le petit, le bébé en provençal), c'est pour quand ?

— Bientôt, il arrive bientôt, monsieur Burle, ma femme attend, et moi je cours ! répond-il.

En effet, il court, il grimpe les étages avec une rare agilité car ce petit homme énergique et vigoureux n'a en apparence rien d'un athlète. Plutôt fluet, de surcroît affligé malgré son jeune âge, vingt-six ans – il est né Joseph André le 25 octobre 1869 à Vaison-la-Romaine –, d'une myopie précoce, elle l'oblige à porter de petites lunettes cerclées. Quant à son teint irrémédiablement blanc de lait, il contraste avec les multiples visages terre de Sienne des boulistes du proche cours Voltaire.

À sa différence, de constitution très fragile, son Augustine a quatre ans de moins que lui. Née à Marseille le 1^{er} septembre 1873, Augustine Pauline Henriette Lansot a grandi au sein d'une famille de catholiques pratiquants et rêvait de se marier à l'église. Mais Joseph, bien qu'éperdument amoureux de sa promise, était trop farouchement anticlérical et surtout profondément laïc pour y consentir. Déçue, la jolie petite brunette, couturière de profession, a donc dû se contenter de prononcer le oui traditionnel devant le seul maire de la ville, sans cérémonie religieuse, ce 27 décembre 1893.

De leur union est né un premier enfant, mort prématurément le 18 août de l'année suivante. Installés alors dans le logement de fonction de l'école primaire de la rue Lakanal, où enseigne Joseph, ils ont déménagé ensuite au 16, cours Barthélemy.

C'est là que, en ce matin du 28 février 1895, sa belle-sœur Marie à son chevet, Augustine se prépare à l'accouchement. Celui-ci, d'après le registre de l'état civil, aura lieu finalement – ce n'était vraiment pas la peine que Joseph monte quatre à quatre les marches de la maison – à cinq heures de l'après-midi.

Comme il se doit, une sage-femme diplômée de la faculté de médecine de Montpellier, Maria Négrel, assiste aussi la future maman. Selon les archives familiales, ses honoraires s'élèvent à treize francs, chiffre porte-chance puisque nous somme dans les Bouches-du-Rhône, le treizième département français :

— Et que dire si j'étais né à treize heures !, ironisait Pagnol, déclaré sous les deux prénoms de Marcel et Paul.

Quarante-deux ans plus tard, de retour dans sa ville natale, il retrouve Mme Négrel, elle arbore au revers de son tailleur une toute fraîche Légion d'honneur. Il la presse de questions sur les circonstances de sa naissance, la félicite pour sa décoration, s'enquiert des raisons pour lesquelles elle lui a été décernée. Aurait-elle été décorée pour avoir mis au monde une future gloire ? Elle le détrompe aussi

vite, assurant qu'elle a rendu le même service à un ministre, depuis bien oublié...

Pour l'heure, en 1895, le petit Pagnol a d'autres soucis que celui d'écouter sonner les trompettes de la renommée : il est occupé à pousser son premier cri :

— On me fit comprendre entre deux gifles que l'affaire qui commençait pour moi était une affaire sérieuse, écrira-t-il plus tard. S'en souvenait-il ?

Après bien des hésitations, Augustine et Joseph choisissent donc de le prénommer Marcel et Paul.

Ce même jour de l'an de grâce 1895, non loin de là, dans la ville de La Ciotat, un ingénieur lyonnais projette pour la première fois des photos animées sur un écran. Dans la plus totale indifférence – *Le Petit Provençal* lui-même n'y consacre même pas une ligne –, Louis Lumière vient de mettre au point l'une des plus prometteuses inventions du siècle, le cinématographe. Plus tard, devenu réalisateur, Marcel Pagnol se plaira souvent à souligner cette coïncidence.

Le lendemain de sa naissance, un vendredi, Joseph s'apprête à prendre la plume pour annoncer la bonne nouvelle à la famille et aux proches. Mais, avant tout, il se rend dans la matinée à la mairie d'Aubagne pour procéder à la déclaration officielle auprès de l'officier d'état civil. Auparavant, tôt le matin, juste avant l'ouverture des lourdes grilles de l'école Lakanal, il s'est empressé d'annoncer l'heureux événement à Auguste Arnaud, le jeune directeur – ils ont le même âge – de l'établissement où il enseigne depuis plus de cinq ans.

Quelques jours plus tard, après la sortie des élèves, il offre le pot traditionnel à quelques collègues réunis près du poêle trônant au milieu de sa classe.

Pour lui, en quelque sorte un rituel, un baptême laïc, un geste plein de sens, révélateur d'un état d'esprit et de convictions profondément enracinées.

Et le baptême religieux, c'est pour quand ?

Joseph aime jusqu'à la passion son école et la République, d'ailleurs il voue une admiration sans bornes à Jules Ferry et à Jean Jaurès : pour lui, l'Église, c'est l'ennemi. Que son fils Marcel puisse naître un jeudi, journée sans classe réservée au catéchisme, a même

un instant assombri sa joie. Aux prières d'Augustine, Joseph oppose un refus catégorique sur le baptême de Marcel !

Or, si, par amour, elle a pu renoncer au mariage religieux, elle ne peut accepter que son fils ne soit pas baptisé. Alors, patiemment, elle attend son heure. Un jour, tandis que son instituteur d'époux se trouve à l'école, elle file à Marseille porter Marcel sur les fonts baptismaux de l'église Saint-Charles, située à l'angle des rues Grignan et Breteuil, pour l'anecdote, à cent mètres de l'appartement de sa grand-mère Pauline Lansot.

La cérémonie a lieu le 12 avril 1896, l'acte de naissance note l'absence du père mais la présence d'un parrain, Henri Lansot, le frère d'Augustine, et d'une marraine, en l'occurrence Baptistine, sa mère. D'un naturel directorial, Joseph n'apprécie guère qu'on lui désobéisse, mais, sitôt l'incartade religieuse apprise, il pardonne vite à Augustine.

D'autant que le jeune père a bien d'autres soucis, car sa carrière traîne, même si, en bon républicain, il semble bien noté auprès de l'académie des Bouches-du-Rhône, il brigue depuis trop longtemps à son goût une promotion à un poste supérieur.

Enfin, à l'aube des vacances scolaires, le 30 juillet 1897, il apprend sa nomination au poste d'instituteur adjoint à l'école primaire de Saint-Loup, bourgade de deux mille sept cents âmes située à une dizaine de kilomètres d'Aubagne et à cinq à peine de l'agglomération marseillaise.

— Ce qui m'a particulièrement amusé, c'est l'inauguration du tram électrique, avouera-t-il plus tard.

Déjà un pieux « mensonge », Marcel n'avait pas dix ans, mais quatre lors de l'électrification, le 15 mars 1899 ! Pas menteur, Pagnol, mais il transforme la vérité, l'embellit et s'en sert à bon escient. D'ailleurs, ce fameux tramway réapparaîtra très souvent dans son œuvre. Avant ce jour mémorable, Joseph fait une dernière fois la classe aux tout petits de l'école Lakanal, l'unique établissement primaire laïc de garçons de la ville d'Aubagne. Et le jeune professeur s'applique : à sept heures trente dans sa classe, il prépare son tableau et surveille la rentrée des élèves à l'ouverture des portes ; en fin de journée, avant de quitter les lieux, il fait balayer la classe par un « puni ». Il part, soit, mais il laisse la place nette et en ordre.

Le 5 octobre, il s'installe avec sa famille dans un logement de fonction situé dans l'enceinte de l'école où enseignent trois autres

instituteurs. Dans la ville, pas moins de cinq bouchers, mais aucune trace du fameux abattoir évoqué dans ses futurs *Souvenirs d'enfance*. On constate ainsi que, par petites touches, l'écrivain réajuste souvent sa propre mémoire à une vision très personnelle de son itinéraire car les exemples ne manqueront pas.

À Saint-Loup toujours, le 28 avril 1898, Augustine met au monde un autre garçon prénommé Paul Maurice. Si ce nouveau venu détourne momentanément à son profit, au regret de Marcel, une part de l'amour familial, il deviendra quelques années plus tard un inséparable compagnon de jeux dans les proches collines de La Treille. Dans ses souvenirs, il transforme le petit Paul en un « Adonis des étoiles » ! Après des études sommaires au même lycée que son frère, Paul sort classé deuxième de sa promotion de l'école d'agriculture de Marseille. Préférant la liberté pastorale aux contraintes citadines, il gardera des chèvres, au départ de La Treille jusqu'à la chaîne de l'Étoile où il dormait, dit-on, à même le sol de la garrigue, enveloppé dans un grand manteau de laine. Admiratif de son frère cadet, Marcel le décrit comme étant « très grand, avec un collier de barbe dorée et des yeux bleus dans un beau sourire... ».

Autre témoignage de l'intense capacité d'émerveillement du futur auteur du *Temps des secrets*, lorsqu'en 1962, à Saint-Loup, sera inauguré en sa présence le plus grand établissement scolaire de la banlieue sud-est de Marseille, le lycée Marcel-Pagnol. Dans son discours, préparé la veille chez le fils de son ami d'enfance le docteur Robert Aviérisos chez lequel Jacqueline et lui logeaient – il habite au numéro 30 de la rue Sénac, dans le premier arrondissement –, le fils du modeste instituteur de Saint-Loup devenu académicien évoque la figure paternelle avec ferveur et remercie avec une profonde émotion d'avoir inscrit « sur la façade du plus beau lycée de France mon prénom, suivi du nom de mon père, l'instituteur de Saint-Loup ». Il rappelle aussi que, lors d'une fameuse journée – c'était le 3 janvier 1900, il avait cinq ans à peine –, il aurait entendu son père broser devant ses élèves un tableau prémonitoire et rempli d'un réel optimisme sur le siècle à venir : la distribution du gaz, de la lumière électrique, l'invention du téléphone, le formidable essor du développement de l'aéroplane et de l'automobile.

Avec la même indifférence pour la vraisemblance, il se plaira souvent à raconter comment, à l'âge de quatre ans, un soir que son père écrivait au tableau noir pour la leçon de morale du lendemain

la phrase suivante, « La maman a puni son petit garçon qui n'était pas sage », il s'était écrié : « Non, ce n'est pas vrai. Maman ne m'a pas puni ! Tu n'as pas bien écrit ! »

En réalité, il entendait démontrer par là qu'il avait découvert « la lecture sans jamais l'avoir apprise » !

On peut être visionnaire et ne rien savoir de son propre avenir, fût-il immédiat : quand, en janvier 1900, il prophétise l'avènement du siècle de la technique, Joseph Pagnol est bien loin de se douter qu'il s'apprête lui-même à faire six mois plus tard – selon les mots d'un fils peu avare d'hyperboles – « un bond de comète ».

En effet, le 1^{er} juin suivant, il est nommé instituteur titulaire dans une école communale de la proche banlieue de Marseille située à l'angle de la rue des Écoles, au numéro 56 du grand chemin des Chartreux, de nos jours avenue des Chartreux, dans le quatrième arrondissement. D'ailleurs y figure une plaque commémorative apposée par l'association Les Amis de Marcel Pagnol pour rappeler le passage du futur académicien dans cette école de 1900 à 1905.

Pour Joseph, une vraie consécration professionnelle. Passant de la petite école de Saint-Loup à « la plus grande école communale de Marseille », il pénètre en un lieu où sont définitivement reconnus ses talents. Aussitôt libéré du cours primaire de l'école Lakanal d'Aubagne où il a gardé ses attaches administratives, Joseph installe son épouse et leurs deux « petits » dans l'immeuble qui jouxte l'école, au 54, chemin des Chartreux. En quelques semaines, la famille s'épanouit dans ce nouveau milieu. Ce n'est pas rien que cette école des Chartreux, appelée encore « École Davin », du nom de son directeur Marius Davin, et qui rassemble, selon l'expression de Marcel Pagnol « l'élite des maîtres », soit douze enseignants ! Ses nouveaux héros de l'instruction publique ont pour noms Arnaud Ancellin, Édouard Besson, Julien Mouton et Mathieu Suzanne. Désormais, les deux fils Mouton et le fils Suzanne partagent les jeux de Marcel et de Paul.

À l'automne 1901, Augustine attend son quatrième enfant : une fille. Le 2 février 1902, le jour de la Chandeleur, la petite Germaine Andrée vient au monde dans l'appartement de l'école. Elle aussi attendra deux longues années avant de recevoir le baptême, toujours en cachette du laïc paternel, en l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, chemin de la Madeleine. Ce 5 avril 1904, la tante Rose porte